

LAV
OUI
VRE

VIVARIUM

création 2025

pièce chorégraphique dans paysage augmenté



Danse-Fiction

NOTE D'INTENTION

VIVARIUM est une traversée. Un passage. Un seuil. Un espace liminaire où les repères se brouillent, où la présence vacille, où les contours s'effacent, se fondent l'un dans l'autre jusqu'à la dissolution, entre lumière et obscurité, entre tangible et insaisissable.

C'est un lieu de métamorphose.

Une bascule entre ce qui a été et ce qui advient.

Un espace clos. Un monde contenu dans un autre. Une chambre d'observation du vivant.

Ici, la lumière devient dramaturgie, mouvante, changeante : elle sculpte, révèle, aveugle, redéfinit sans cesse les frontières de l'in/visible. Chaque éclairage est un plan, chaque bascule un montage. Le spectacle se pense comme un film en temps réel, un scénario en constante réécriture — un montage organique de corps, de lumière, d'images et de matières.

Seule sur scène, la danseuse habite cet entre-deux-mondes, traverse des états, des âges, des souvenirs, comme autant de strates d'un paysage intérieur en perpétuelle mutation, faisant écho à l'état du monde. Silhouette, spectre, trace, reflet, son corps devient un support de projection, recouvert de particules vivantes, qui l'habillent, réagissent à ses mouvements, pour ne former qu'un tout.

Cette pièce est une exploration de l'éphémère, des traces que l'on laisse et de celles qui s'effacent, de ce qu'on abandonne pour avancer. Il est aussi question de poésie, d'éclairer la nuit et de cultiver l'infime pour supporter la gravité.

VIVARIUM interroge la place du corps, du regard, de la mémoire, de l'effacement, dans un monde de plus en plus standardisé.

Ce qu'on voit. Ce qu'on croit voir. Ce qu'on laisse derrière soi.

C'est une plongée dans l'impermanence. Une tentative d'habiter l'espace jusqu'à s'y fondre.

C'est une errance où chaque échec, chaque disparition, contient en germe la possibilité d'une renaissance.

C'est un chaos.
Et ce sera beau quand même.



Intention chorégraphique

Le travail du mouvement dans cette pièce s'appuie sur une tension assumée entre deux écritures : une partition rigoureuse et construite, et une exploration improvisée, ouverte et sensible. Cette dualité dessine un parcours physique et symbolique, où le corps traverse des états contrastés pour interroger la notion de marge, de transformation, de présence au monde.

Dans la **première partie**, l'écriture chorégraphique est extrêmement précise, presque architecturée. Elle s'ancre dans une gestuelle stable, puissante, enracinée, où le corps se confronte, chute, se relève. Le mouvement devient ici langage, structuré autour de la répétition, de la chronologie des événements, d'une relation profonde à la terre. Il s'agit d'exprimer un enracinement, une qualité de présence intense, une manière d'habiter pleinement la verticalité.

La **seconde partie** opère une bascule vers une écriture instantanée, libre, intuitive. Le corps entre dans un mouvement continu, en spirale, où l'enroulement autour de l'axe devient un moteur de libération. L'improvisation ouvre un espace de lâcher-prise, où la répétition et la transe permettent d'atteindre des états de conscience modifiée, de révéler des parts invisibles de soi. Cette forme d'écriture est pensée comme un engagement total, une célébration de l'instant, de la métamorphose, de la confiance en son propre mouvement.

Tout au long de la pièce, l'attention est portée sur la capacité du corps à moduler son intensité, à jouer des contrastes d'envergure, jusqu'à faire de l'immobilité un lieu d'habitation et de tension. L'écriture chorégraphique cherche ainsi à proposer une autre manière de voir et de ressentir, à inviter le regard du spectateur à se rapprocher, à s'ouvrir à l'infime, à l'indicible.



Disparaître pour faire apparaître autre chose : une manière d'éveiller le sensible, de créer des espaces de rêve, d'ouvrir la voie à un élan de vie libérateur.

Les espaces scénographiques

Le plateau est épuré, structurant le vide avec deux rubans lumineux : l'un au sol, l'autre suspendu à 2m50. Ils découpent l'espace, le vide, l'aveuglent, le scindent en un avant et un arrière. Derrière ce seuil de lumière, un autre monde se révèle : une forêt, un sol de roches et de souches, un paysage à la lisière du réel, une mémoire enfouie. Peu à peu la frontière se fissure, le voile tombe, l'horizon s'éclaircit. L'abîme prend forme et se met en vie, se peuple de souvenirs, de nature, mêlant scénographie physique, végétale et organique à des présences numériques, venant s'imprimer au vivant, véritable tableau animé, nature morte ressuscitée, pouvant évoquer un certain animisme poétique. Ce vivarium est une allégorie des mondes perdus, à la fois intimes et universels.

Ce contraste entre le vide et la matière, entre l'artificiel et l'organique, est au cœur de la pièce, travaillant ainsi la relation entre espace *intérieur* et espace *extérieur*, fiction et réalité, visible et invisible, architecture du dehors et du dedans.

La pièce fait la part belle à la lumière : dramaturgie à part entière du spectacle, qui compose des espaces mouvants, compose des bascules de perception. Elle est vivante, changeante, en perpétuelle évolution. Silhouette, spectre, trace, reflet, le corps de Bérengère devient un support de projection, recouvert de particules vivantes, qui l'habillent, réagissent à ses mouvements, pour ne former qu'un tout.



Une expérience sensorielle cinématographique // une pièce immersive ?

Réécriture perpétuelle du visible, l'image ne précède pas l'action : elle surgit, réagit, se déforme, habite l'espace avant de s'effacer.

Chaque séquence est une oscillation entre le tangible et l'illusion, une plongée dans un espace en perpétuelle mutation, un cadre qui ne cesse de se recomposer. L'œil du spectateur, à l'affût, recompose l'histoire à mesure qu'elle se déroule, au rythme de ces images mouvantes, de cette lumière sculptée, du mouvement qui frôle la disparition.

Musique, lumière et art numérique métabolisent le chaos en chambre des merveilles, décalant nos repères habituels de perception et promettant un voyage émotionnel et sensoriel au public.



La lumière volumétrique, projetée dans l'espace, flotte, vibre, se déplace comme une matière vivante. Elle ne se contente plus d'éclairer, elle habite l'air, le charge d'une présence mouvante.

Dans les gradins, les spectateurs ne sont plus seulement témoins, ils sont immergés dans ce flux lumineux, traversés par des ondes, des particules en suspension. Ils deviennent eux-mêmes des silhouettes dans cet entre-deux monde, à la frontière du réel et du virtuel.

L'expérience devient organique, physique. Elle interroge la place du regard, du corps, de la perception. Qui est dedans ? Qui est dehors ? Où finit la scène et où commence le spectateur ?

Nos collabotateurs



Jeronimo Roe - créateur médias

Il débute comme régisseur son dans la musique au sein de SMAC et différents festivals. Il se spécialise en vidéo, migre progressivement vers le spectacle vivant et approche la danse contemporaine. Il accueille des compagnies prestigieuses telles que le Wuppertal Tanztheater de Pina Bausch, Akhram Khan, Philippe Découflé, Maguy Marin... Il travaille sur les créations et tournées de Christian Rizzo au CCN de Montpellier et de Bruno Geslin metteur en scène et artiste de théâtre contemporain. En 2022, il fonde Le Hangar Computer Club à Villeurbanne, 140m² dédiés à la création, la recherche autour de la culture et les arts numériques.

*« Je conçois la lumière comme une matière vivante, en perpétuel dialogue avec les interprètes et le public. Grâce au pixel mapping, chaque point lumineux peut devenir un acteur à part entière, capable de suivre, traduire ou anticiper les gestes de la danseuse. Cette lumière en mouvement redéfinit l'espace scénique, créant des horizons changeants et des interactions subtiles entre **le tangible et l'intangible**. »*

La lumière ne se limite pas à l'éclairage fonctionnel : elle devient une entité fluide, capable de métamorphoser les émotions et d'évoquer des récits abstraits, que ce soit en dessinant des trajectoires géométriques ou en recréant des phénomènes naturels, comme une onde, un souffle, un trajet.

*Au cœur de cette création se trouve **une régie connectée** où tous les systèmes – lumière, vidéo, son communiquent en réseau. Cette infrastructure permet de synchroniser les différents médiums en temps réel, ouvrant la voie à une synergie et garantissant une écriture scénographique organique, où chaque composante dialogue avec les autres en équilibre.*

*Une interface générative, développée spécifiquement pour le projet, est utilisée pour créer des univers visuels en constante évolution. Cette interface permet à l'équipe artistique d'explorer des environnements scénographiques qui se renouvellent en fonction des interactions humaines ou des choix dramaturgiques. L'écriture visuelle devient une **organique**, trouvant ses propres langages au service du sensible, laissant l'interprète donner son rythme et sa temporalité agir sur son environnement.*

La lumière devient un médium pour explorer les émotions humaines, entre chaleur et froideur, entre intimité et distance.

Les outils numériques, bien que techniques, sont mis au service d'une poésie scénique. Ils rappellent que la technologie ne doit jamais effacer l'humain, mais plutôt en amplifier les subtilités et les fragilités. »

Julien Lepreux- création musicale

Auteur compositeur au côté du chanteur Malik Djoudi. En 2007, il rencontre Pierre Rigal, pour lequel il compose la musique d'une dizaine de pièces dont il est également régisseur, parfois acteur et musicien live. Par la suite, ses multiples collaborations avec le chorégraphe Emmanuel Eggermont et la metteuse en scène Julie Delille l'amènent à affirmer son approche musicale : une musique progressive, voire hallucinatoire, qui surgit toujours d'un fond bruitiste et se développe dans une spatialisation très large. En 2019 il crée la cie franco-coréenne R.A (Réalité amplifiée) et met en scène ses 1ères pièces afin d'explorer la dramaturgie du son. Membre du collectif Yeah Yellow! Il compose également pour la danse hip-hop et le cinéma.



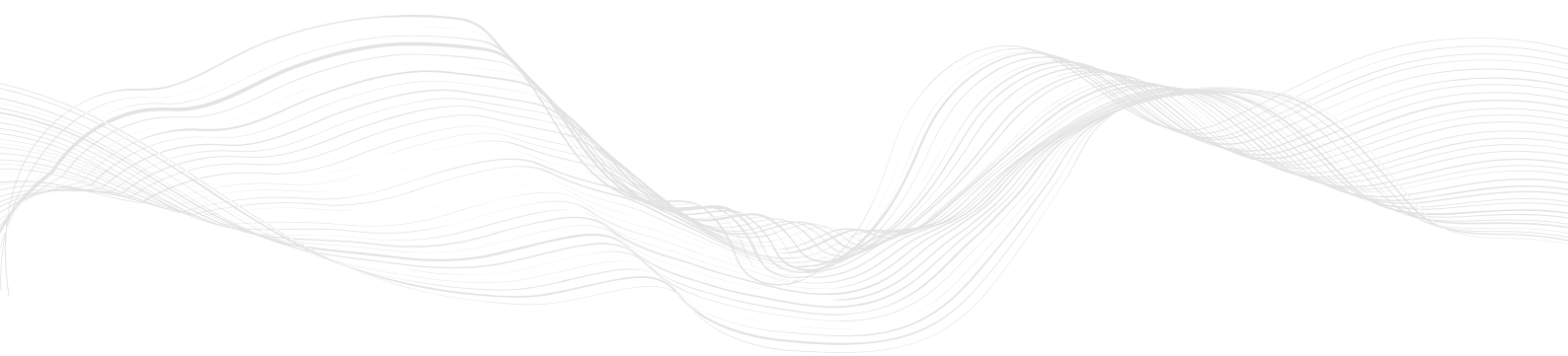
« Composer c'est se mettre à l'écoute des choses du monde vivant, en abstraire les charges émotionnelles et créer de nouveaux chaînons. C'est comme entrer dans une zone de fréquences instables, y défricher un chemin, cultiver un champ sonore, y faire germer des émotions, les contenir puis les laisser redevenir sauvage.

Pour cette création, je souhaite composer **une musique accidentée, des mélodies enfouies dans des nuages de bruit**. Dans une approche quasi new age de la musique, je recherche l'état d'hypnose en donnant à voir des architectures ou des arches temporelles.

Annihilation de la sensation de l'écoulement du temps, laisser voir le temps sous des formes géométriques sculpturales.

La Musique est ici un moyen d'ouvrir des portes et des fenêtres vers l'abstraction , vaisseau spatial vers le monde des rêves et communiquer avec des mondes cachés.

Concrètement, **la musique est composée après avoir enregistré le silence du plateau**, après avoir amplifié les bruits des machines, des projecteurs, du vidéo projecteur et des ventilateurs utilisés au plateau. La tonalité et la modalité du thème principal a été imposée par l'écoute attentive du champ harmonique de ces bruits . Elle est la résultante de l'interprétation onirique de ce champ. **Un thème qui revient comme une obsession, de plus en plus clair au fil de la pièce, de plus en plus dépouillé des distorsions des ornements bruitistes et des variations tonales. »**





Adrien Mondot - conception numérique

Il est artiste multidisciplinaire, informaticien et jongleur. Sa recherche interroge le mouvement, au point d'intersection entre l'art du jonglage et l'innovation informatique. Fondateur de la compagnie Adrienn M en 2004, il s'associe à Claire Bardainne en 2022 et refondent ensemble la compagnie qui devient "Adrien M & Claire B".

« En tant que jongleur et informaticien, plasticien et metteur en scène, j'aime chercher entre les choses, créer le trouble, par l'hybridation, des espaces et des formats.

Est-ce vivant ? est-ce réel ? Est-ce magique ? Est-ce seulement possible ? Sont les questions que j'espère le plus voir naître chez les spectateurs des œuvres que je conçois.

Je travaille les dispositifs de projection comme des sculptures vivantes, comme des marionnettes chimériques dont les fils seraient des algorithmes bricolés, improbables, vivant dans les interstices du spectacle.

Avec ces outils, dans un monde qui brûle, saturé de technologies, j'espère aujourd'hui plus que tout faire naître une inattendue bulle poétique, créer un théâtre visuel artisanal impliquant le sensible et s'adressant au plus grand nombre, pour que la joie de l'émerveillement perdure.

Je veux proposer des moments d'une puissante douceur au monde.

Sur ce solo je cherche un endroit de dépouillement dans la machinerie scénique.

Utiliser le moins de matériel possible pour faire apparaître des étoiles qui dansent dans le chaos. »



NOTES DRAMATURGIQUES & APPUIS THÉORIQUES

« Il faut vivre le présent comme la ruine qu'il prépare.
Il faut découvrir le présent comme une ruine dont on recherche le trésor. » ¹
Walter Benjamin

L'identité en question,

¹ Walter Benjamin, **Zentralpark**, in Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme, Payot, 1979.

² David Le Breton, **L'identité comme processus**, In Revue Française De Yoga N° 57 - « Le Souffle Du Temps », 2018.

« *L'individu est toujours un processus*, écrivait l'anthropologue et sociologue David Le Breton. *L'individu ne cesse jamais de naître, ses conditions d'existence le changent en même temps qu'il influe sur elles. Il change pour demeurer lui-même. L'identité n'est pas l'identique mais le passage. Selon les épisodes biographiques et le cours de l'existence, écrit-il encore, l'individu connaît la tentation de l'abîme ou du moins, celle de disparaître, d'être quelqu'un d'autre ou, à l'inverse, de se multiplier.* » ²

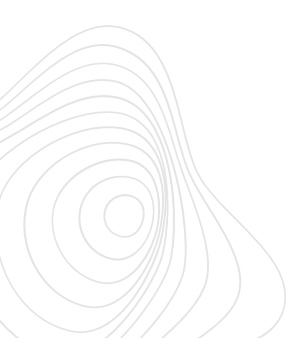
A travers la notion d'identités, La Vouivre souhaite questionner nos lieux internes d'assignation et d'émancipation : qu'est-ce qui fait notre agentivité et/ou notre soumission, les sachant co-existantes parfois au sein d'une même action, d'une même situation ? Si l'identité est le passage, de quoi sont fait les seuils ? Et comment les traversons-nous ?

La Vouivre appuie une partie de son écriture chorégraphique sur des jeux d'optique, évoquant en clair-obscur la multiplicité de nos identités, la façon dont chaque passage est un apprentissage, différenciant nos appréciations successives d'un même objet, ou plutôt ici, d'une même vision. Comment, d'un temps à l'autre, les choses peuvent-elles nous apparaître dans de nouvelles lumières ? L'irréel devenir réel, l'imperceptible devenir tangible ?

L'individu, d'abord pris dans un continuum d'actions qui ne se livre que par flashes, devient l'objet d'instantanés sériels, le sortant et le rendant au noir dans le même temps, figeant dans l'aveuglement toutes possibilités de s'assumer sujet : « *Les hommes ne sont que les jouets de la nuit, menés en laisse par la scène invisible qui les a engendrés et qui porte son ombre partout et sur tout* » ³. Des sources de lumière adressée agiront ensuite comme autant de révélateurs d'un parcours plus singulier, ou refaire n'est pas se répéter, où il est possible de se déployer... jusqu'à l'infini.

Ce motif dramaturgique du fragment permet de renforcer l'idée que toute action n'implique qu'une partie de ce que l'individu pourrait investir, qu'on ne se montre sur la scène sociale que sous une seule de nos identités, sous un seul « jour » à la fois, selon les circonstances, laissant alors nos autres figures tapies sous la surface. Dès lors, quelles sont les conditions d'émergence de nos identités ? Les possibles espaces de rencontre, de friction ? La plénitude implique-t-elle la mise en accord de nos identités, ou leur mise en retrait ?

³ Pascal Quignard, **Terrasse à Rome**, Gallimard, 2000.



Ars Nigra ou la Manière Noire – La gravure et l'art baroque comme terreau d'écriture

L'exercice du solo implique généralement la notion de portrait. Il est envisagé ici par La Vouivre comme « *un témoignage, une trace avant de laisser la place* ». Le choix de *l'écrire au noir*, et de varier, dans un espace scénique baigné d'obscurité, l'intensité des apparitions du corps en jeu, est à rapprocher de l'art baroque, de ses jeux d'ombres et de lumières intenses, et notamment de la « manière noire ».

⁴ André Béguin, **Dictionnaire technique de l'estampe**, Bruxelles, 1977.

Procédé de gravure en taille-douce appréciée pour la transposition et la diffusion des portraits, la Manière noire autorise une grande variété de nuances, et donne l'impression au spectateur que les formes « *paraissent sortir de l'ombre* »⁴.

⁵ Pascal Quignard, **Terrasse à Rome**, Gallimard, 2000.

Dans son roman *Terrasse à Rome* dont l'action se situe au 17^e siècle, Pascal Quignard revisite la vie – à travers ses œuvres, du graveur Geoffroy Meaume, en crise identitaire après une rupture amoureuse ayant conduit à sa défiguration à l'eau-forte. Quignard évoque le travail de la gravure comme la création d'« *empreintes qui marquent à la fois la perte et le contact de l'origine* »⁵. S'agissant de la représentation de scènes, les mots de l'auteur résonnent là encore fortement avec l'intention des chorégraphes : la gravure a « *cette façon très particulière d'isoler les gestes, de peindre les actions comme des tableaux vivants suspendus* » où « *le temps n'avance pas, il s'incruste, s'encercle, s'additionne sans avant ni après.* »⁶

⁶ Pascal Quignard, **Sur le jadis. Dernier royaume II**, Paris, Grasset, 2002

⁷ Chantal Lapeyre-Desmaison, Pascal Quignard. **La voix de la danse, Septentrion**, 2013 et Pascal Quignard, **Un baroque contemporain**, Hermann, 2014.

La Vouivre rapproche dans ce solo esthétique contemporaine et art baroque – également avec l'utilisation du *Nisi Dominus* de Vivaldi (1716), et met en exergue les analogies présentes entre notre époque et le 17^e siècle, siècle « *des Solitaires, des Vanités et des Ténèbres* » selon Quignard, qui définit le monde baroque comme « *un prélude sauvage, contrastant, déchirant, intense* »⁷. Un solo qui fait retentir l'écho entre deux époques, secouées chacune à leur manière par d'intenses passions, par ces énergies qui rappellent la nuit originelle et bousculent l'ordre social.



Silvana Martignoni **Tous les jardins vont à la mer**, manière noire 32x32,1 cm

La notion de Blancheur et le sentiment océanique

Après une première partie dominée et maîtrisée par le noir, la lumière se fait guide, surlignant les déterminations et les possibles zones d'émancipation du corps en jeu. De cette friction physique entre des forces complémentaires en apparence conflictuelles (lumineuses et corporelles – identitaires), va naître une tentative de réunification, la recherche d'un dialogue harmonieux ouvrant sur l'infinitude.

Ce dernier mouvement du spectacle, caractérisé par un voile blanc ondulant dans l'espace dans un souffle continu, et par un corps comme en position de méditation, s'apparente à cet état de blancheur, théorisé par David Le Breton.

*J'appelle « blancheur » cet état d'absence à soi plus ou moins prononcé, le fait de prendre congés de soi sous une forme ou sous une autre, face à un sentiment de saturation, de trop-plein. Cette blancheur en principe n'est pas un état durable mais un refuge plus ou moins prolongé, une sorte de sas. La blancheur est peut-être parfois une puissance, une énergie en attente de son déploiement prochain. C'est une suspension du sens, et non extinction.*⁸

⁸ David Le Breton, **L'identité comme processus**, In Revue Française De Yoga N° 57 - « Le Souffle Du Temps », 2018.

Face à ce voile rappelant l'ondulation des vagues, et l'espace l'infini de la mer, on songe à Melville, quand il fait parler Ishmaël en ouverture de son texte consacré à la quête inlassable de la baleine blanche. Il dit « prendre le large » ou encore « revoir le monde de l'eau »⁹ et on comprend que ce motif de la mer n'est pas une affaire de navigation mais de grand large existentiel, de sublimation de la finitude. Il faut dès lors traverser, aller vers l'horizon, trouver un ailleurs pour de nouveau être capable de vivre ici et maintenant.

⁹ Herman Melville, **Moby Dick** (1851), Gallimard, « Folio », 1980.

« Chaque homme, à quelque période de sa vie, a eu la même soif d'océan que moi »⁹ : pour la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, Ishmaël « sait bien que le besoin d'Océan vient pallier pour chaque homme le sentiment abandonnique inaugural, lui rappelant qu'il n'y a de sens ni du côté de l'origine ni du côté de l'avenir, seulement peut-être dans ce désir d'immensité et de suspens que peut représenter la mer. »¹⁰ Une conception romanesque qui se confronte aujourd'hui au concret de milliers d'exilés en quête d'horizon.

¹⁰ Cynthia Fleury, **Ci-gît l'amer : Guérir du ressentiment**, Gallimard, 2020.

Le sentiment océanique, tel que l'a défini Romain Rolland dans sa correspondance avec Freud (1927), et tel qu'il plane sur la dernière partie de ce solo, décrit ce sentiment universel de faire un avec l'univers. Il relève d'un sentiment d'éternité, de fulgurance et de repos, soit en partie ce que cherche à véhiculer l'image finale de cette création. En partie car la mer est aussi un seuil, un passage qui grave en l'individu sa traversée à jamais, change son identité. Et ce voile est aussi possiblement un linceul, pour qui périt d'avoir cherché en l'ailleurs une vie meilleure.

Distribution & mentions

Conception et chorégraphie Bérengère Fournier & Samuel Faccioli

Avec Bérengère Fournier

Création médias Jérónimo Roe

Conception numérique Adrien Mondot

Musique Julien Lepreux

Régie lumière Lila Burdet & Jean-François Desboeufs

Conseils dramaturgiques Gaëlle Jeannard

Régie générale Laurent Bazire

Production & administration Nelly Vial

Chargée production/ diffusion Léa Monchal

Chargé diffusion et du développement Jérôme Lauprêtre

Production La Vouivre

Co-productions Le Théâtre des Collines / Ville d'Annecy (74) | Le Théâtre de Cusset – Scène conventionnée Art et Création (03) | LUX, scène nationale de Valence (26)

Soutiens et accueils en résidence Boom'Structur - CDCN en préfiguration (63) | Le Théâtre de Cusset – Scène conventionnée Art et Création (03) | Le Théâtre des Collines / Ville d'Annecy (74) | Le Toboggan à Décines-Charpieu (69) | L'Arsenal à Val de Reuil (27) | Centre des arts d'Enghien-les-Bains, Scène conventionnée Arts et Création (95)

Recherche de partenaires en cours

La Vouivre est conventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication / Drac Auvergne Rhône-Alpes et bénéficie du label régional « Compagnie Auvergne Rhône Alpes ».

La Vouivre : présentation de la compagnie

En 2003, Bérengère Fournier et Samuel Faccioli créent **[oups]**, petite forme pour deux danseurs et un canapé. La singularité d'une écriture précise et ciselée et sa formule légère leurs permettent d'être programmés presque partout et la pièce rencontre rapidement un vif succès. Elle reçoit plusieurs prix dans le cadre de concours chorégraphiques dont le prix du public à Roznava, Slovaquie (2005) et le prix des Synodales de Sens (2008).



[oups]
2007

En 2007, les deux danseurs créent La Vouivre, implantée dans le Puy-de-Dôme en Auvergne. À deux, ils développent un langage commun, situé entre la danse et le théâtre, au service d'une écriture précise et musicale. Riches de leurs différences, ils inventent leur univers en privilégiant une vision ludique et poétique. Leur écriture s'affirme à travers 2 pièces qui viendront construire un triptyque à partir de **[oups]**, puis **opus** et **Pardi**. Ces 3 pièces leur permettront de rayonner largement en France et à l'International (Brésil, Slovaquie, Allemagne, Biélorussie, Espagne, Australie...).



[oups + opus]
2008

Dès 2011, la compagnie est conventionnée Auvergne, puis Auvergne Rhône Alpes à partir de 2014. Elle est associée à La Comédie de Clermont-Ferrand, Château Rouge à Annemasse, le Théâtre du Vellein à Villefontaine. Le renforcement de la structuration de la compagnie permet à Bérengère et Samuel d'ancrer leur travail en lien avec un territoire et devenir un acteur régional fort. Avec La Comédie de Clermont, ils créent **[oups génération]**, une version de **[oups]** intégrant des amateurs adolescents et seniors. Ce projet sera également réalisé avec le CCN de Tour en 2015. En 2014, La Vouivre crée une pièce jeune public « **La Belle** », libre interprétation des 100 ans de rêve de La belle au Bois Dormant.



Pardi}
2011

Cette pièce sera diffusée sur plus de 150 représentations !



[oups génération]
2013

En 2016, avec **FEU**, Bérengère Fournier et Samuel Faccioli ouvrent un travail sur le groupe où l'énergie collective et l'urgence intérieure seraient fondatrices d'une gestuelle aiguisée et millimétrée, toujours au service d'une intention juste. La danse est directe, nécessaire et vitale, sans intention dramaturgique, et délestée du superflu, du fabriqué. Un regard qui questionne sans imposer de direction afin de toujours laisser la part belle au spectateur, qui chemine à travers ses propres lectures, ses propres interprétations.



La Belle
2014

Le corps en mouvement se veut alors passeur d'émotions, témoin vivant "d'un public intérieur", d'une société, d'une époque... Cette pièce, présentée à Avignon, l'été 2018, rencontre un beau succès et bénéficie la saison suivante, d'une belle diffusion nationale.

Dans la continuité de **FEU**, **Arcadie** est créée en 2019. Cette, pièce pour 7 interprètes envisage alors le mouvement comme un évènement. Relier l'intime à l'universel. Articuler la complexité et la profondeur des rapports humains à travers un langage incarné, vibrant. Considérer l'oeuvre artistique comme un dialogue entre différents médiums au service d'un propos. L'écriture chorégraphique s'appuie sur une circulation permanente d'énergies, de flux antagonistes propre à la transformation, au déplacement, au décentrage. Rester fidèle au lien de causalité dans l'écriture du mouvement, à l'image des mots qui forment une phrase, rendre lisible une suite de mouvements générés par une mécanique logique évidente.

En 2021, la compagnie créée **LUX**, une nouvelle pièce jeune public, qui lui permet de rester en lien très étroit avec ses partenaires et les publics, en pleine période de crise sanitaire. Mais cette crise, comme pour tous, vient ébranler les repères et, pour Bérengère et Samuel, la question du vivant devient une urgence. Aussi, **Solastalgie** voit le jour, projet ambitieux qui viendra nourrir l'ensemble du travail de la compagnie, comme une intention, une démarche globale. A travers différentes tentatives, créations, expérimentations, ateliers, il s'agira de questionner ce lien fondamental entre l'Homme et l'environnement.

Appréhender, sentir, transmettre par l'art du mouvement, cette intimité étrange entre la douleur, la tristesse et le sentiment d'être vivant et de faire partie d'un Tout. Comme point d'orgue à cette démarche, *un film et une installation immersive verront le jour en 2024, sur le vertige de la danse et le rapport du corps à son environnement naturel...*

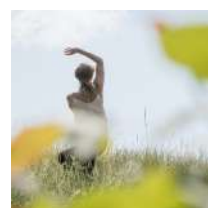
Enfin, en 2023, La Vouivre collabore avec les Percussions et Claviers de Lyon, pour une pièce s'inspirant des danses macabres : **PRINTEMPS**. Partir de la mort, de l'obscurité pour aller vers la vie, la lumière. *Envisager le rapport danse et musique comme un équilibre, une organisation interdépendante, vibrante, valorisant le présent, le jeu, l'écoute, l'attention aux autres pour construire ensemble un paysage vivant, un nouvel horizon.*



FEU
2016



ARCADIE
2019



**FRAGMENTS
SOLASTALGIE**
2022



LUX
2021



PRINTEMPS
2023

DERNIER LABO EN COURS



CONTACTS

Nelly Vial

Administration / production

nelly@vlalavouivre.com

+33 6 13 76 18 61

Jérôme Lauprêtre

Chargé de la diffusion et du développement

lapetite.betequimonte@orange.fr

+33 6 72 43 21 14

Léa Monchal

Production / diffusion

lea.vlalavouivre@gmail.com

+33 6 21 60 05 80

vlalavouivre.com